

Le maître de demain, c'est dès aujourd'hui qu'il commande — Jacques Lacan

Lacan Quotidien



n° 705 — Jeudi 25 mai 2017 — 00 h 12 [GMT + 2] — lacanquotidien.fr

Sommaire

Macron et les symboles
par Nadine Prod'homme Soltner

En vue des législatives
par Francesca Biagi-Chai

POLÉMIQUE
Jacques-Alain Miller « venimeux et mensonger »

CRISIS IN VENEZUELA

Cuba's Proxy War in Venezuela
by Mary Anastasia O'Grady

Lacan Cotidiano



¿Derecho a disentir? — Ana Castaño
Los que llegan para quedarse — Azucena Bombín
Política milleriana — Silvia Geller
Jam 1, Jam 2... Jam ics — Antoni Vicens

Macron et les symboles

par Nadine Prod'homme Soltner



Il nous a été répété à de nombreuses reprises qu'Emmanuel Macron était l'élève de Ricœur. Cette paternité intellectuelle revendiquée est riche d'enseignement sur le rapport qu'Emmanuel Macron entretient avec les symboles. Ricœur dans ses travaux s'est dit guidé par l'adage de Kant, qu'il promeut d'ailleurs comme un principe méthodique : « Le symbole donne à penser ». Selon lui, cela infère deux conséquences : « Le symbole donne, mais ce qu'il donne, c'est à penser, de quoi penser » (1).

Pendant des siècles les symboles furent essentiellement religieux. Les fils de la modernité sont aujourd'hui convaincus que ceux-ci ne sont plus évidents. L'analyse philologique et historique permet de percevoir ce qui relève du mythe en même temps que l'origine du mythe, et ses vertus. Le « Fils de la modernité », statut avéré de notre président, en raison de son jeune âge et de sa capacité à transgresser les règles sociales ou sociétales en agissant au rebours des codes établis – par son mariage ou par son élection affranchie des partis politiques presque ancestraux –, montre sa parfaite maîtrise des enseignements de son maître.

Ricœur précise cette pensée en expliquant que « le moment historique de la philosophie du symbole, c'est celui de l'oubli, qui conduirait l'homme à considérer sa perte en tant qu'il appartient au Sacré » (2). La perte de symbole induirait littéralement une déshumanisation liée à la perte du lien essentiel au sacré.

Ainsi donc l'homme moderne, donc révolutionnaire, donc novateur perdrait un repère essentiel ? Sauf à se retrouver dans des symboles. C'est précisément tout le talent du fils « prodige ».

Macron séduit. De manière intuitive, de manière raisonnée. Tous les signes contribuent à l'adhésion. Et les signes sont nombreux et parfaitement maîtrisés. La fonction « révélatrice », « transformatrice » et « universalisante » du symbole crée un lien fraternel et magnifie l'auteur du symbole en même temps que son destinataire qui pense ainsi accéder au sacré.

L'école pythagoricienne, confrérie tant religieuse que politique, désignait par « symbole » un enseignement secret, avec un double sens. La notion n'a que peu évolué, puisqu'elle renvoie aujourd'hui un élément sensible (audible ou image) à une réalité abstraite (un sens caché) qu'il signifie. Le symbolique crée du lien. Il rapproche ce qui est désuni.

L'investiture élyséenne est un compendium des capacités d'Emmanuel Macron à envoyer des signes, des signaux, des signifiants et des signifiés, bref à se positionner comme un as de la communication.

Il a usé d'une pléthore de symboles pour instaurer une forme de complicité avec le plus grand nombre. Chacun se reconnaissant dans la compréhension des symboles qui l'intéresse et

par nature ignorant les autres, Emmanuel Macron laisse imaginer au spectateur qu'une communion particulière existe entre lui et le destinataire.

En permettant à chacun de ses « frères », partageant le même langage donc les symboles, d'imaginer une forme de fraternité inhérente à ce partage de langage secret mais commun, il crée un esprit de corps, le stimule en créant des vibrations, établit du lien entre les faits, les objets et les signes, et permet à chacun d'imaginer, donc de créer encore plus de sens s'il le souhaite. La boîte de Pandore est ouverte.

Quelques expressions emblématiques en témoignent, dont les journaux ont fait l'éloge.

Longue marche théâtrale et posée dans la Cour Carrée du Louvre, tout d'abord, qui pour certains renvoyait à la même marche de Valéry Giscard d'Estaing, et pour d'autres était une pure référence à celle de François Mitterrand en 1981 au Panthéon, témoignant ainsi sa filiation idéologique à gauche. Ombre portée immense derrière lui qui semble tracer un destin infini dont lui-même aurait à peine conscience. Allocution dos à la pyramide de verre – témoignage d'une décision culturelle audacieuse, aujourd'hui symbole culturel français international, derrière un château royal – expression régalienne pour asseoir la légitimité d'un jeune homme affranchi. Ode à la Joie ensuite, de Ludwig Van Beethoven, hymne de l'Union européenne. Photo de famille enfin pour consacrer celle-ci comme l'élément fondamental et structurant, mettant ainsi en exergue la rupture avec ses prédécesseurs qui trompaient ou se laissaient tromper et, ce faisant, sacrifiaient la cellule primaire donc fondamentale de la société, quand bien même Emmanuel Macron n'a jamais caché son caractère libertaire dans le choix de sa femme, au rebours des codes et des carcans sociaux. Véhicule militaire en conclusion, expression virile d'une autorité, que personne, après ce spectacle, ne saurait lui contester et manifestation d'un esprit de corps auprès de militaires et policiers qui attendent le sauveur depuis si longtemps.

En distillant des symboles tirés de blocs antagonistes, Emmanuel Macron comble le plus grand nombre de références historiques, philosophiques ou sociologiques, sans se contredire formellement. Chacun accédant plus ou moins inconsciemment à ce langage qui lui est parfois propre, « adhère », fait corps avec le maître des symboles. Emmanuel Macron doit créer de l'adhésion et il sait créer l'adhésion.

La multiplication des symboles, « consacre » un langage secret mais commun, et renforce l'esprit grégaire, condition *sine qua non* pour mettre « En marche » le troupeau.

Nadine Prod'homme Soltner est Avocat Associé et Médiateur, Docteur en Droit, Maître de conférences, Université Paris Sorbonne Cité, Membre de l'Institut de Recherches en Droit des affaires, Membre de l'Association Française d'Arbitrage.

1 : Ricœur P., « Le symbole donne à penser », publié dans la revue *Esprit*, 27/7-8 (1959)

2 : *Ibid.*

En vue des législatives

par Francesca Biagi-Chai

Les législatives approchent. Doit-on soutenir le mouvement du président Emmanuel Macron ? Les psychanalystes qui se sont engagés dans les forums Anti-Le Pen doivent-ils donner leur avis ou poursuivre leurs réflexions ? Dans la vie privée, les discussions vont bon train. Au moins son élection a-t-elle remis en marche quelque chose d'un désir. Sans le prendre du côté de l'enthousiasme, on peut le mettre certainement à l'épreuve du réel. Certains pourraient proposer de prendre le pari, mais lequel ? Le pari pascalien ? Certes pas. Pour Pascal il y avait peut-être plus de signes de la présence du transcendantal sur terre que de savoir sur la jouissance intime du président pour ce qui nous concerne. Dans le premier cas le risque était moins grand, voire plus positif, comme on s'exprime aujourd'hui, le second est plus aveugle en quelque sorte. Comment l'éclairer a été ma question, pourquoi faire confiance, en partant du fait que la situation était inédite.

L'Europe est un enjeu capital et je suis résolument européenne. Je préfère la politique pensée, et peut-être limitée, aux effets de cascade, de domino de pays indépendants, tel qu'on l'a connu aux heures noires de l'histoire européenne – l'Italie partie en tête et l'Allemagne conduite au pire. Ceci étant posé, travailler aux réformes, servir de garde-fou social, promouvoir les avancées culturelles et monter au créneau si besoin, m'aurait convenu de la part d'une gauche en mouvement. Mais les temps sont durs, celle-ci ne peut plus attendre une occasion, elle ne peut plus ou ne sait plus continuer la bataille. L'argument temporel est au centre de l'impossible à supporter, cela fait déjà si longtemps... Saura-t-elle faire usage de ce que Lacan nous amène sous la forme du temps logique. Un temps qui peut être court, mais dont la structure est de s'opposer au tout ou rien. Mais, encore un moment peut-être, un court moment, monsieur le bourreau capitaliste, il pourrait s'y produire du nouveau, du valable.

Ce point de vue paraîtra trop peu politisé à certains, j'en conviens, ce n'est pas l'axe que j'ai souhaité développer ici, il appartient à la discussion à venir.

Sur quoi vais-je donc me baser pour faire confiance, réellement, sans ambiguïté, dans le temps pour comprendre ? Dans l'instant de voir... l'homme. L'homme tel qu'un analyste peut l'entrevoir ne me paraît pas négligeable. Qu'ai-je pu discerner à travers les premiers articles, les premiers documentaires concernant Emmanuel Macron ? Rien de plus que ce que tout le monde sait. Mais une lecture s'est présentée à moi. On ne cesse pas d'être analyste quand on est plongé dans la vie politique, mais on y est autrement. J'ai aperçu, l'homme Macron, une hypothèse peut-être, mais celle-là relève d'un pari un peu plus éclairé. Macron, lit-on partout, est l'enfant gâté, celui pour qui tout est possible, le séducteur des coeurs. « L'élu », comme l'appelait sa grand-mère, peut-il affronter, sans vertige, sans danger pour lui-même et pour la France, le pouvoir ? C'est la question que tout le monde se pose. Emmanuel Macron n'est pas un oedipien banal, à l'âge de cinq ans on le sait, il voulut habiter chez sa grand-mère. Elle a l'exclusive, un peu à la manière du père du président Wilson pour son fils. Elle représente quelque chose d'important pour lui, il ne cesse d'en témoigner. Quoi ? Qui ? Certainement quelqu'un sur qui compter, et plus peut-être, un roc, un appui, l'objet cause de son désir, de la dimension sublimée de son désir. Il y a chez lui quelque chose de la mise en route de l'œuvre d'une vie, ou d'une vie pour une œuvre, ce qu'à l'occasion il appelle sa mission. Cette mission,

qu'il nomme lui-même ainsi et précisément pour cela, ne manque pas de manque. Elle semble relever de ce que Lacan fait remarquer dans son Séminaire la « Logique du fantasme » (1), que « la sublimation part du manque et que c'est à l'aide de ce manque qu'elle construit ce qui est son œuvre et qui est toujours la reproduction de ce manque ». Et Lacan de préciser : « Quelle que soit, de quelque façon qu'elle soit prise, l'œuvre de sublimation n'est pas forcément l'œuvre d'art » – et c'est ce qui dans le cas qui nous occupe rassure, bien qu'une dimension esthétisante y figure – « elle peut être bien d'autre choses encore... » (2), et Lacan y situe l'enseignement qu'il est en train de soutenir devant son public.



Ajoutons à cela, dans le choix qu'a fait le président de sa femme Brigitte, la réponse qu'il trouve, entre autres et à nouveau, à ce manque reconnu. En effet, les documentaires en attestent, elle peut lui interdire un morceau de chocolat (3), mais c'est parce qu'il lui a reconnu cette place. Par ailleurs comme elle dit dans le même documentaire : « Il fait ce qu'il veut ou décide ». Elle le complète et le décomplète à la fois, et ils le savent tous les deux. Là est le savoir véritable et non le *dénial*, comme ce fut dit, à propos des mensonges des hommes politiques. Ils sont deux, qui font trois avec le manque comme objet, ce qui n'était pas du tout le cas du Président Wilson. Celui-ci tendait à faire un avec son père, un père maternel, maître de jouissance. (4) De ce point de vue, les époux Macron ne sont pas fusionnels, et la dérive mégalomaniacal me paraît peu probable.

Alors, le soutenir ? C'est à chacun d'en décider, nous ne sommes pas un parti politique, mais on aura compris que je soutiens, en effet, ce président, qu'en tout cas je lui accorde le bénéfice du doute quant à la possibilité de réaliser un travail, son travail, qu'il conviendra d'examiner à mesure, et non de bloquer au départ.

1: Lacan J., Le Séminaire, livre XIV, « la logique du fantasme », leçon du 8 mars 1967, inédit.

2 : *Ibid.*

3 : *Ainsi soit Macron*, Documentaire France3, diffusé le 8 mai 2017.

4 : Biagi-Chai F., « Le père du mythe et le père du drame », *La Cause freudienne* n° 64, octobre 2006, p. 100.

POLÉMIQUE

Jacques-Alain Miller « venimeux et mensonger »

Nous reproduisons ci-après les deux derniers paragraphes de l'éditorial de la revue *Causeur*, par sa directrice, Elisabeth Lévy (n° 46 – mai 2017, p. 3).

Cependant, je n'aurais sans doute pas prêté attention à la mobilisation du monde officiel juif sans la polémique suscitée, les jours précédents, par la visite d'Emmanuel Macron au mémorial de la Shoah, ou, plus précisément, par la critique sans concession qu'Alain Finkielkraut – et, après lui Barbara Lefebvre et Gilles-William Goldnadel – avait osé faire de cette visite (voir l'entretien avec Alain Finkielkraut, p. 42-45). La « séquence mémorielle » d'Emmanuel Macron visait explicitement à l'ériger en rempart contre un nazisme risquant de revenir par où vous savez. Sauf que, comme l'a noté Finkielkraut, passablement en colère, ce n'est pas dans les réunions du FN que des juifs sont menacés mais dans des villes comme Sarcelles où Macron était allé faire des selfies quelques jours plus tôt. Aussi, la reconnaissance énamourée que le judaïsme officiel a prodiguée au jeune chef de l'État était-elle peut-être un brin excessive.

On peut, bien sûr, être en désaccord avec rabbi Finkielkraut (et avec votre servante) sur cet épisode. Mais pour un certain nombre de personnalités, on n'a pas le droit de penser cela. Ainsi, tandis que des responsables communautaires et une partie de la judéo-sphère manifestaient leur courroux, Jacques-Alain Miller, inénarrable dans le registre « Mao un jour, Mao toujours », c'est-à-dire venimeux et mensonger, s'est fendu, sur le site de *La règle du jeu*, d'un salmigondis truffé d'insultes et de références prétentieuses dont il croit toujours, depuis les années 1970, qu'elles épateront le bourgeois. En somme, il suffit qu'un candidat se déclare contre le nazisme d'hier et d'aujourd'hui pour que l'esprit critique soit aboli et que l'on soit sommé de se prosterner. Au nom du Judaïsme. Misère. Je ne fréquente guère la synagogue, mais personne ne me fera vivre dans un monde où il y en a une seule.

Nous avons offert à J.-A. Miller de poursuivre dans nos colonnes cette polémique qui vise apparemment ses textes critiques, publiés aussi bien ici que dans *La Règle du jeu*, au sujet d'Alain Finkielkraut. Jam nous a répondu ce qui suit :

« C'est cadeau. Elisabeth Lévy me donne l'occasion de dire ce que je pense de son mensuel. Du bien, d'abord, et j'invite les lecteurs de *Lacan Quotidien* à acheter ce numéro de *Causeur* pour les deux pages sensationnelles dues à mon ami Roland Jaccard qui rapporte un dîner avec Cioran. Or, Jaccard est, on ne le sait pas assez, le Cioran de notre génération.

Du bien encore. De même que Sens commun est le bras armé de l’Opus Dei en France, *Causeur* est le bras, non pas armé ni désarmé, mais caché, camouflé, de la politique de Benjamin Netanyahu en France. Cette évidence reste invisible à la plupart, comme une “lettre volée”. Bien plus que Sens commun, *Causeur* s’avance masqué. « Larvatus prodeo », disait Descartes, « Larvata prodeo », pourrait dire Elisabeth Lévy. Comparer N* à Descartes, est-ce une insulte ? Et pour qui ? Pour N*, pour Descartes ? Citer Descartes, est-ce prétentieux ? On ne peut tout de même pas citer tout le temps Alain Finkielkraut ou Michel Onfray ou Eric Zemmour pour faire peuple.

Étant au service d’un agenda secret, Elisabeth Lévy est condamnée à faire usage de l’allusion. Elle l’agrémente volontiers par l’injure et la pimente de mensonges.

Donc, quand elle me dit « venimeux et mensonger » (*sic*), je rigole : je suis tout, sauf venimeux, car je n’ai pas de temps à perdre en circonlocutions quand je polémique, surtout avec une vieille loub de son espèce. Quant au mensonge, j’adhère à la doctrine de mon maître : « Je dis toujours la vérité. » Je ne mens que par omission.

Elisabeth Lévy, en revanche, est venimeuse *ex officio* si je puis dire : comme servante d’une politique qui ne s’avoue pas. Quant aux mensonges, j’ai en mémoire un bon exemple la concernant et concernant l’Ecole de la Cause freudienne.

Là, je n’ai pas le temps de rédiger une réponse, car je suis attendu à Turin cette fin de semaine, avec une conférence à préparer et diverses interventions. Mais dès mon retour je me ferai un plaisir d’expliquer à Elisabeth Lévy, porte-parole et porte-flingue et lèche-cul d’Alain Finkielkraut, non pas comment je m’appelle, ça elle le sait, mais pourquoi « In vivo veritas, in venin tu bois la tasse. »

Le bourgeois est-il épatisé ?



CRISIS IN VENEZUELA

Cuba's Proxy War in Venezuela

by Mary Anastasia O'Grady

The commitment to Maduro among soldiers and police is breaking down.

May 21, 2017 5:50 p.m. ET

Venezuelan strongman Nicolás Maduro is responding to mass demonstrations by selectively killing civilians. If, as a result, some branch of the military breaks with the regime, the country will descend into civil war. But until then it's a one-sided slaughter.

It's also a Cuban proxy war. More than a dozen high-ranking Cuban officers are said to be in Venezuela, along with thousands of Cuban intelligence agents. Their job is to keep Venezuelan army officers under constant surveillance to prevent the feared military uprising to restore democracy. If the international community wants to head off disaster, a good place to start would be in Havana.

On Thursday Miami's *El Nuevo Herald* reported it has a recording of Venezuelan generals—at a meeting in Barquisimeto three weeks ago—“giving orders to use snipers to control demonstrators.” According to the Herald they did so “with the argument that they find themselves on the threshold of a civil war.”

Maybe the generals know something not yet acknowledged publicly—that the commitment to Mr. Maduro among the nation's soldiers and police is breaking down.

It happened once before, in April 2002, when snipers backing the regime picked off protesters during a demonstration in Caracas. When some members of the army refused to help then-President Hugo Chávez crack down on the crowd, he was forced to step aside, albeit temporarily.

Once back in power, Chávez accelerated the recruitment and arming of paramilitaries. Thousands now show up at antigovernment protests, firing weapons into crowds and using their motorcycles to run down demonstrators. If the Cubans remain the power behind the throne, there will be no one to stop these trained killers from slitting the throats of the opposition.

The possibility of a break inside the armed forces seems to be on the rise. As the Journal's Anatoly Kurmanaev reported on Wednesday, National Guard riot police are worn down from taking on thousands of street protesters almost daily since the beginning of April. Rank-and-file soldiers also are not immune to the hardship and hunger caused by Mr. Maduro's senseless economic policies. They say they too are underpaid and underfed.

The dictatorship is clearly worried about this and recognizes it will lose a war of attrition. One source in Caracas who marched in the streets Thursday observed a noted increase in regime repression.

In recent weeks government enforcers also have launched attacks on lower middle-class neighborhoods where Maduro critics live. They break down gates and doors, rampage through apartment complexes, fire tear-gas canisters through windows and loot homes.

On May 7 the Venezuelan newspaper *El Nacional* reported that between April 4 and May 5 the National Guard, together with National Bolivarian Police and *chavista* militia, invaded 11 different residential areas in Caracas. One family of four in the El Paraíso district, requesting anonymity, told of how they cowered together in a bathroom for eight hours to keep from being asphyxiated by the tear gas that had inundated the rest of their apartment.

It wasn't the first blitz on the building complex known as Terrazas del Paraíso. On April 19 pro-government thugs smashed an iron grille to get in and rob one of the neighbors. On April 26 civilian-clothed militia entered the complex and fired rubber bullets, injuring some residents. "But it was to frighten us, because they didn't steal anything," one of the victims told the newspaper.

On May 11 *El Nacional* reported that since this most recent wave of protests began, state security forces and paramilitary have engaged in similar violence and theft against 13 condominiums in six cities including Maracay, Valencia, Barquisimeto and Merida. Forty-seven people have been killed in the violence perpetrated by the antiriot squads and paramilitary madmen since early April.

This is state terrorism. But it may not have its intended effect. Most of the country is solidly against the government, and this includes low-income Venezuelans, once the base for *chavismo*. Paradoxically the repression seems to be strengthening opposition resolve. Perhaps Venezuelans have reached a tipping point. They will get new elections and freedom for political prisoners, or are ready to die trying.

The brutality also may be eroding the confidence of the men and women in uniform. Many seem not to have the stomach for the cruelty their Cuban handlers expect from their South American protégés. On May 5 opposition leader Henrique Capriles said 85 members of the armed forces, including some young captains and sergeants, had been detained by the regime for criticizing the repression. On May 19 a member of the National Guard was arrested in Táchira for having crossed over to defend protesters.

The international community has the power, through sanctions, to rein in Cuba. If it fails to do so, the Venezuelan opposition will be massacred.

Write to O'Grady@wsj.com.

<https://www.wsj.com/articles/cubas-proxy-war-in-venezuela-1495403403>

Cet article nous a été communiqué par Elisabeth Burgos. LQ l'en remercie vivement.

Lacan Cotidiano



El amo de mañana, comanda desde hoy — Jacques Lacan

Miércoles, 24 de Mayo de 2017

Nº 1

SUMARIO

¿Derecho a disentir? — *Ana Castaño*

Los que llegan para quedarse — *Azucena Bombín*

Política milleriana — *Silvia Geller*

Jam 1, Jam 2... Jam ics — *Antoni Vicens*

¿Derecho a disentir?

El malentendido del populismo

Ana Castaño

Son contadas ocasiones, pero cada vez que JAM desciende a Madrid, nuestra Escuela explota en diferentes direcciones. Es lo que más admiro, ese saber hacer, para que iniciemos producciones, decires y pensamientos en torno al enigma que propone. Desde la Conversación del pasado 13 de Mayo en el Palacio de la Prensa, con una excelente organización en tiempo record, se han sucedido múltiples escritos heréticos en Lacan Quotidien. Algunos muy interesantes para reflexionar, y otros rayando el insulto: No voy a detenerme en estos últimos, porque aunque lo imaginario tiene su vertiente divertida, también se puede convertir en un lodazal que nos lleve al esperpento del circo romano.

Yo intervine al final, tan al final, que el tiempo finito del reloj, me llevó a un decir apresurado. Desde la pausa que da la posibilidad de escribir, quiero trasmitir mi pregunta en torno a esa relación en el filo de lo imposible, entre psicoanálisis y política. Para mí es crucial saber cuál es la dirección de esa relación: del psicoanálisis a la política, o de la política al psicoanálisis, porque las consecuencias son muy diferentes. En mi opinión de la política al psicoanálisis se trataría de un acto instituido o destituyente, cerrado en sí mismo y con escasas posibilidades de producir por fuera de la ideología, que bien sabemos que se sustenta en identificaciones y puede llegar a ser totalitaria. Por el contrario, que del psicoanálisis para la política, tiene la dimensión de acto instituyente y por tanto de crear sobre algo que está por venir.

Hablo desde mi experiencia particular, por tanto desde mi singularidad. Llevo casi cuatro años militando en Podemos desempeñando un cargo orgánico: Consejera estatal responsable del

área de Salud/Sanidad y en mi militancia he estado advertida por las malas noticias que el psicoanálisis trae al proyecto de la Ilustración, es decir, por la existencia ineludible de la *Spaltung* que marca a todo ser hablante, y por tanto advertida del narcisismo de las pequeñas diferencias y de las identificaciones al ideal. ¿Qué quiero decir con esto?, es obvio que cuando participo en un debate político, una actividad en un colectivo, o intervengo en el Euro parlamento, no lo hago como psicoanalista sino a nombre propio, pero sin olvidar mi legado: un sujeto atravesado por un psicoanálisis, lo que considero un verdadero hecho político, y orientado por su enseñanza. En mi práctica en lo político me he orientado por Una izquierda lacaniana y sus conjeturas de JA, lo que no quiere decir en ningún caso hacer a los psicoanalistas de izquierda sino llevar a Lacan y su enseñanza a la Izquierda contemporánea. De estas conjeturas he aprendido la diferencia entre un posible proyecto emancipatorio que sustente la justicia distributiva y pueda llegar a ser hegémónico, manteniendo la heterogeneidad en su fundación, por tanto Un populismo de izquierda frente a un populismo, mal llamado de derechas, que yo nombro como fascismo, porque aunque ambos usen el significante pueblo, no es lo mismo incluir al diferente que expulsarlo y situarlo como el enemigo a combatir. No soy inocente ni ignoro que cuando se milita uno se aliena a los Ideales que se ponen en juego en el Discurso político, es decir en la gestión de la política, pero estar advertida me permite separarme en lo que sería la acción política, hecha de fugaces encuentros y breves momentos, que construyen otro modo de hacer política. En este intento fallido ¿Es posible trasmitir algo del psicoanálisis?

Para nuestra Escuela creo que hay temas transversales del ámbito de lo político que pueden ser interesantes para un debate como El Estado de Derecho, que va virando hacia algo nuevo cuando las riendas de un país comienzan a estar en manos de gestores económicos, con capital propio, como sucede con Trump, o El Auge del fascismo en Europa.

Lo que más preocupa y que ataña al porvenir del psicoanálisis, es como desde cualquier ideología, se incrementan las subjetividades neoliberales, presas de la evidencia científica, los protocolos y la evaluación. La salud mental es un significante en disputa, de ahí la importancia que demos la batalla en ese lugar.

Tomar partido es un riesgo y no es sin consecuencias. Mi pertenencia a un proyecto político, mi militancia activa, que no consiste en asesorar ni dar marketing, sino en un compromiso advertido, me lleva a ser una herética en acto.

Los que llegan para quedarse

Azucena Bombín

Miller en Madrid: "Nunca voy a apoyar a unos militares - Chavez o Maduro - que llegaron para quedarse". Para mí en esta frase está la clave de su posición con respecto a Venezuela. Y de repente entendí. Porque en mi país -España- también hubo unos militares que vinieron para quedarse, se quedaron 40 años y aún hoy, y han pasado otros 40, sufrimos los efectos y las consecuencias. Ciento que Chávez fue elegido, y ciento es también que en Venezuela no había precisamente una República de progreso que contra viento y marea intentaba hacer fluir lo atascado. No, Venezuela y su riqueza eran de unos pocos y para unos pocos y no precisamente indios segregados y analfabetos. Pero aún así creo que no se puede sostener a nadie que llegue para quedarse: sea Chávez, Maduro o Fidel. Porque para sostener eso, eso que va en contra del estado de derecho y de la libertad de los pueblos, hay que recurrir a la sacralización del líder y del "movimiento", véase Fidel, Chávez o Maduro -daba bastante vergüenza oír a Maduro hablando de Chávez cuando este último murió y los discursos de 5 horas de doctrina de Fidel también daban vergüenza - san Chávez, san Fidel o san Franco -España, españoles, el horror- ¡No! Yo, como Voltaire, como Freud, como Lacan, estoy en contra de lo sagrado, de ese aurea religiosa que pone de rodillas a los pueblos. Pienso que para avanzar hay que desembarazarse de esa cosa pegajosa que es una religión: algo envolvente que no hace si no fijar y estancar la energía, el deseo, la libido de los individuos uno por uno, y de los pueblos caídos en devoción. Algo que los hunde en una extraña miseria de la inteligencia y el pensamiento. Algo que, como vino a decir una psicoanalista venezolana en el exilio aquí en Madrid, impide cualquier horizonte, cualquier progreso, cualquier futuro y también cualquier práctica del psicoanálisis. Sí, definitivamente laica con Voltaire y también de izquierdas en el campo del psicoanálisis.

Merci M. Miller.

Política milleriana

Silvia Geller

Esta vez llegué tarde. Cuando me estaba ocupando de los Foros, cuyo propósito era impedir que Marine Le Pen llegue a la presidencia de Francia, sucedieron muchas cosas a través de Facebook que solo conocí después.

Fui a París para el segundo foro, el 28 de abril, luego de asistir al primero a través de las grabaciones on line. El tercero, el 5 de mayo, lo vi y escuché palabra por palabra, en la víspera de la votación. Mientras tanto escribí un texto que envié a Jacques-Alain por email, pero que en la vorágine de lo que él estaba dirigiendo percibí que no era el buen momento para insistir, cosa que sí había hecho otras veces, porque él siempre me había respondido. Decidí aliviarlo de mi demanda y publiqué mi texto en Facebook. Días después Miller viaja a Madrid y lamenté no poder asistir a donde continuaría la conversación política. Luego de Madrid supe que había llegado tarde.

Escuché atentamente a un Jacques-Alain furioso y preciso, muy preciso, y con toda la razón. Me parece completamente inmerecido que una diferencia respecto de alguna idea o algún dicho haya tomado estado público sin antes haber dado la ocasión a una palabra en un ámbito íntimo. Él es alguien que siempre ha dado lugar a la palabra. Y nunca ha sido indiferente a responder, a dar las razones necesarias.

No me gustan los políticamente correctos, porque los políticamente correctos son oportunistas. A mí me gustan los políticos y Jacques-Alain Miller es un político que ha llevado adelante su política, puesto que la política es acción. Y de eso ha dado pruebas hasta el cansancio. Las escuelas, la EOL, la EBP, la ELP, la EEP, la NEL, la NLS, la AMP, sus viajes ida y vuelta, las jornadas, los textos, las conferencias, las reuniones, las conversaciones, es enorme. Todo esto no es automático, todo esto exige una gran deseo y un gran esfuerzo. Sus cursos, todos los miércoles por más de tres décadas. Ni hablar de la tarea titánica de la edición de los seminarios de Lacan. Precisamente en relación a estos me cansé de escuchar por años una infinidad de reproches muy injustos dirigidos contra él. ¡Una responsabilidad gigante! Esos seminarios establecidos por Miller... ¡¿Qué hubiera sido de esa palabra, la de Jacques Lacan, sin Jacques-Alain Miller?!

Sabemos que para Lacan la política era Freudiana, y para Miller la política es Lacaniana, pero para mí la política es Milleriana, la política del psicoanálisis a la que suscribo es la de Jacques-Alain Miller. Con él aprendí eso: la política de los grupos, de las escuelas, la política de las publicaciones, la política de los enunciados y la de las enunciaciones, la política de las palabras, la política del silencio...

Solía escuchar a mi padre recordarnos una diferencia entre lo privado y lo público, él decía: mis hijas ante el mundo, son siempre las mejores, pero en casa.... ay!... en casa es otra cosa. Me reía y gozaba de esa diferencia. Había una intimidad pero también había un mundo.

No me gusta la denuncia, no me gusta la delación, no me gusta la exposición cuando esta se transforma en obscena. Como psicoanalista, y seguidora de la Política de Miller, me parece fundamental cuidar y hacer existir el estado de derecho que es un estado donde rigen las garantías individuales. ¿Cómo llevar adelante una cura a punta de bayoneta, o con una cinta que tapa la boca? ¿Cómo escuchar a quien se le prohíbe hablar? Como Judía de la Shoá siento la más profunda responsabilidad en no dejar pasar nunca más nada que tome este giro.

Luego de haber escapado la persecución Nazi, mi padre retorna a Polonia a los 70 años. Ansiosa, a su vuelta, lo visito y le pregunto. ¿Qué tal? ¿Cómo te fue? Se sentó y comenzó a llorar desconsoladamente, parecía un niño. De pronto se detuvo y me dijo: « Sabés, nunca tuve tiempo de llorar la muerte de mis padres. No había tiempo. Había que escaparse para sobrevivir ». Mis abuelos fueron asesinados en el ghetto de su pueblo, en una fosa común, en el año 1942.

Para que esto no suceda las garantías que proporciona el estado de derecho deben ser respetadas. De eso Miller sabe con su política del psicoanálisis en el mundo.

Jam 1, Jam 2... Jam ics

Antoni Vicens

Salí de una sesión de control de mi práctica con una idea: el psicoanálisis no existe. El resultado fue fulgurante: mi práctica se aligeró, aumentó mi gozo en la clínica, saltó alguna costra. Salí ganando. También por la responsabilidad que recaía sobre mí. Autorizarse consigo mismo implica tomar las consecuencias del acto analítico, saber ser un desecho (Lacan, *Nota italiana*), y transformar ese ser-saber en causa de la renovación de la práctica analítica. Esa causa es freudiana, de Escuela con Lacan, de Escuela Una con Miller.

Todo esto es ya sabido; lo que es tanto como decir que es algo que se olvida. “Se” olvida. Ese “se” es anónimo, irresponsable, refugio de la debilidad, excusa para la censura y la desmemoria. Donde se era (se olvidaba, se inmortalizaba, se tomaba por un yo, se pensaba omnipresente) debo autorizarme. O sea, debo inventar; para el caso, el psicoanálisis. Lo cierto es que no he inventado gran cosa en la vida. Pero mi inconsciente sí; y mi análisis me mostró que había inventado algo en el orden del síntoma, de eso que no vale para nada si no es para “hacerme

una conducta” (Lacan, *L'Étourdit*). Tardé en reconocerme en esa invención; la sigo, y además me va sirviendo para montar sobre ella una clínica.

Pero esto es muy particular, y nuestro cometido es pasarlo a la dimensión de la causa. Y entonces vemos que para que haya causa hace falta una interpretación sobre la causa misma. Freud, tras la primera guerra mundial recogió la capacidad antineurótica del amo absoluto, con lo que inventó la pulsión de muerte. Sus discípulos se dividieron. Muchos no quisieron saber nada; otros se dispusieron a explicar algo: Bernfeld, Klein, y unos pocos más. Lacan introdujo el inconsciente estructurado como un lenguaje, y algunos lo transformaron en una “aportación interesante”; otros siguieron la pista y acompañaron a Lacan hasta la excomunión. Lacan introdujo el deseo del analista y el procedimiento del pase; algunos se sintieron tocados y hundidos. Luego disolvió su Escuela; unos se disolvieron en efecto, y otros se pusieron al trabajo de reinventarla. He podido asistir a alguna reinvención más, de la mano de Jacques-Alain Miller. No recuerdo las interpretaciones; sí sus frutos: la Escuela, las Escuelas, la AMP, la Escuela Una, y aquí estamos. El 13 de mayo en Madrid pude asistir a una interpretación más de Jacques-Alain Miller para la polis analítica: “en la vida anímica del individuo, el otro cuenta ... la psicología individual es simultáneamente psicología social” (Freud, *Psicología de las masas*). O sea, hay el inconsciente. Me vino a la memoria una película argentina antigua, anterior a la dictadura militar, en la que Emilio Rodríguez, el eminente psicoanalista, hacía de psicoanalista. Su paciente estaba acostado en el diván, él estaba sentado en su sillón con las piernas descansando en un escabel. Lástima que el plano mostraba las suelas de los zapatos del analista, algo no muy estético. Pero seguramente era para resaltar algo que el analista le decía a su paciente, sobre el hecho de que allí hacían un trabajo analítico, pero que había otra cosa, algo que andaba por las calles. Sobrentendido: el runrún de la revolución, con la referencia a algo social.

Adoro la referencia a la “sociedad” en la lección de Lacan del 11 de abril de 1956 y cómo aclara que la ciudad es otra cosa. Si se refiere a la *polis*, entonces se refiere a una comunidad política donde nadie se refugiaba en el anonimato ni en la intimidad del ser. Creo que la Escuela Una está más cerca de la *polis*, y el pase tiene algo de eso: hemos llegado a un grado tal de civilización, hemos aprendido tanto de la relación del cuerpo con el significante que podemos acercarnos a una democracia del goce. Estamos todos igualmente separados de nuestro goce, que a todos igualmente nos causa. No hay refugio, porque todo refugio está hecho de semblantes. La lógica que interviene ahí no es la del muro y la protección, la de la censura y la verdad. Es la lógica de la interpretación y de la recreación del vacío. Todo ser deviene semblante, y la dignidad procede del único lugar donde no hay semblante: el agujero de lo real, en el que una interpretación resuena con lo que no cesa de no escribirse.

Lacan Cotidiano

Redactor jefe: Miquel Bassols

Redactora adjunta: Margarita Álvarez

Comité ejecutivo:

Jacques-Alain Miller, presidente

Miquel Bassols, Eve Miller-Rose, Daniel Roy

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédacteur en chef : Daniel Roy (roy.etenot@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

*Chroniqueurs
(à venir)*

Maquettistes : Cécile Favreau (Mi-dite) ; Luc Garcia.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Daniel Roy.

POUR ACCÉDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.